

Paul PALGEN



Par Nic KLECKER

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Paul Palgen était une figure bien connue dans les cercles littéraires belges et français. Il a publié ses poèmes, en vers et en prose dans de nombreuses revues. La critique l'a couvert de louanges, de son vivant. Cet homme anxieux, habité par le doute, avait l'amitié difficile. Les poèmes de sa vieillesse, les plus poignants, sont largement inspirés par le scepticisme d'un agnostique : c'est un poète-penseur qui les écrit, qui a le courage de ne pas faire de concession à une pensée d'emprunt.

Or, cette poésie du «soir de la vie» est encore imprégnée de la sève accumulée par l'expérience d'une vie riche en péripéties. Palgen a toujours été à l'écoute de son siècle. Ingénieur enthousiasmé par la technique moderne, les machines, il ne se défait pourtant jamais de sa généreuse compassion pour les ouvriers, les enfants misérables. Le spectacle de la guerre, pareillement, peut l'exalter par ce qu'il a de grandiose, mais ses vers s'indignent de l'absurde tuerie. Pendant son séjour au Brésil,

nous le trouverons de nouveau également sensible à la beauté opulente d'une nature exotique et au malheur du peuple exploité.

Alors qu'il habitait Liège, Paul Palgen gardait toujours ses liens avec ses amis du Grand-Duché, auquel il était fort attaché : c'est ce qui nous fait parler de lui familièrement comme d'un des nôtres. Mais comme écrivain il était universaliste.

La richesse de sa langue se mobilise surtout pour rendre les multiples facettes d'une réalité vécue ; parfois elle nous conduit dans un monde burlesque, surréel, que son imagination crée et habite à l'instar d'une terre de désir, d'une terre d'idéal.

Biographie

Paul Palgen naît en 188 à Audun-le-Tiche, en Lorraine. Ses parents appartiennent à de vieilles familles luxembourgeoises, bien que son père, ingénieur, soit né à Paris. Paul passe son enfance en «terre rouge», à Hussigny-Godbrange (Meurthe-et-Moselle). Il fréquente l'Athénée de Luxembourg. Après ses études à l'Université de Louvain, sa carrière d'ingénieur le fixe successivement en Allemagne, à Luxembourg, au Brésil, et, depuis 1925, à Liège, au service des Acéries et Hauts Fourneaux d'Ougrée. Il vivra à Liège jusqu'à sa mort, en 1966.

Les circonstances à la fois professionnelles et historiques vont permettre à la personnalité de Paul Palgen de s'épanouir et, concomitamment, à son œuvre littéraire de naître. En effet, deux de ses volumes de poésies, *Les seuils noirs* (1919) et *Réveil à minuit* (1948), sont inspirés essentiellement par les guerres mondiales, les horreurs des massacres et la souffrance des hommes. Un recueil, *Guanabara*, naît du séjour au Brésil, de l'enthousiasme que communique au poète la découverte d'un monde nouveau, étrange. *La pourpre sur les crassiers* porte plus directement l'empreinte de l'expérience personnelle de l'ingénieur : le monde moderne, celui des usines, des machines, des cités ouvrières. C'est dans les œuvres de jeunesse et d'âge mûr que le poème est le plus personnel, moins anecdotique qu'expression de sentiments, de rêve et de méditation.

Si la biographie de Paul Palgen est ainsi constituée surtout des jalons que sont ses œuvres, sa vie, plus discrète, plus retirée que celle de son ami Marcel Noppeney, est pourtant sensible aux événements sociaux et politiques. Il est résistant des deux guerres. En 1914, il sera expulsé du territoire allemand, après avoir été en prison. Plutôt que patriote belge, français ou luxembourgeois, il aura été l'homme qui s'élève contre la barbarie de l'invasion et de la guerre. Son frère tombe au combat contre l'envahisseur allemand. Paul Palgen souffre en poète sensible avec les victimes du jeu de massacre. Je considérerais volontiers Paul Palgen comme un poète sans frontières : par sa vie il appartient à une région qui englobe la Wallonie, la Lorraine et le Grand-Duché de Luxembourg, par son œuvre il s'ouvre sur le monde. Or, nous autres, grand-ducaux, nous aimons le réclamer

comme nôtre. Il a été si constamment mêlé à la vie littéraire de chez nous, que nous pensons avoir raison de le considérer comme un poète luxembourgeois. Il avait vingt-quatre ans, en 1907, quand fut fondée la revue de Littérature et d'Art « Floréal » : avec le groupe des Von Duren, Esch, Hansen, Noppeney, Reiser, Ries et Tresch, il s'occupe de la partie française de la rédaction.

En 1934, il est parmi les membres fondateurs de la S.E.L.F. (Société des Écrivains Luxembourgeois de Langue française). Il sera un ami fidèle des *Pages* de la S.E.L.F., actif dans la poursuite des buts de cette société, la représentant à l'étranger, en étroite relation avec le président Marcel Noppeney, l'ami avec qui il correspond régulièrement.

Paul Palgen, un Luxembourgeois très internationaliste, d'expérience, de sensibilité, d'intention, belge d'imagination, français de culture et luxembourgeois de cœur et d'esprit.

Bibliographie

Poésie :

- ***La route royale***, Luxembourg, V. Buck, 1917.
- ***Petits poèmes d'amour***, Luxembourg, V. Soupert, 1918.
- ***Les seuils noirs***, Luxembourg, G. Soupert, et Paris, Eugène Figuière, 1919.
- ***La pourpre sur les crassiers***, Mézières, Société des Écrivains ardennais, 1931.
- ***Guanabara, la baie aux trois cent soixante îles***, Marseille, Cahiers du Sud, 1933.
- ***Réveil à minuit***, Bruxelles-Paris, La Maison du Poète, 1948.
- ***Les poèmes en prose ou en vers***, Lyon, Armand Henneuse, 1952.
- ***Oratorio pour la mort d'un poète***, Paris, Pierre Seghers, 1957.

Prose :

Nouvelles publiées notamment dans les Pages de la S.E.L.F. :

- ***Chiquinho***
- ***Maria de Jesus***
- ***Ophélie***
- ***La messe de Willette***
- ***Habeas corpus***

- ***La magrave aux chiens***, roman, Cahiers du Nouvel Humanisme, 1952.

Collaborations :

Paul Palgen a collaboré à de nombreuses revues, dont *Floréal*, *La voix des jeunes*, *Les cahiers luxembourgeois*, *La grive*, *L'esprit français*, *La revue de l'Amérique latine*, *Le journal des poètes*.

Ouvrages à consulter :

- Marion Blaise : *Le fantastique dans la prose de Paul Palgen*, in *Littérature luxembourgeoise de langue française*, Naamam, pp. 110-121.
- Edmond Dune : *La magrave aux chiens de Paul Palgen*, in Cahiers luxembourgeois.
- Willy Gilson : *Paul Palgen*, *Arts et Lettres*, numéro 4, 1966, pp. 357-373.
- Nic Klecker : *Le poète Paul Palgen*, Les pages de la S.E.L.F., numéro 16, 1970, pp. 45-77.

Texte et analyse

INTRUSOS

1 *Perdue d'avance, la partie qu'ils jouent
sur le damier des lotissements contre la ville
poussant d'un doigt cruel contre eux
ses Tours de trente étages,
ses Rois d'argent, ses Reines d'or,
ses Fous, sa Cavalerie.*

2 *Ils se défendent comme ils peuvent
avec leurs princes en guenilles,
leurs fous miteux et leurs tours naines,
leur cavalerie étique.*

3 *Légers logis de terre cuite,
aux toits de tôles ondulées,
qu'ils reconstruisent à la va vite
lorsque la Ville forcenée
soufflant dessus, les met à bas.*

4 *De casier en casier, déménageant leurs huttes
pour ne céder que pas à pas
le sol qui garde encor l'empreinte de leur pas,
de leurs pieds nus, de la forme de leurs sommeils,
qui but les larmes et les sueurs de leurs corps
et la chaleur et les parfums de leurs défunts.*

5 *Roquant ou reculant d'un jet de pierre à peine,
pour replanter vingt fois leurs logis éphémères
et faire front contre les Tours,
pendant quel temps, combien de jours,*

6 *Jusqu'à ce que les doigts, griffes blanches de Reines,
avec l'assentiment des Rois,
fassent le geste impitoyable
qui les accule, échec et mat,*

7 *et que les Fous, les Tours, avec leurs cornes d'ombre,
les touchent et les empalent ou les refoulent au loin,
en marge des chantiers et des maisons de pierre,
lignes de crânes blancs aux orbites carrées,*

8 *qui les regardent avec les yeux
du néant des squelettes,
jusqu'à ce qu'ils chancellent et cèdent
l'un, l'autre, aux arguments pesants des Cavaleries,*

9 *jusqu'à l'extrême bord de l'Échiquier et fuient
la lente Victorieuse à la cuirasse d'or,
la Ville s'avançant sur ses pieds de bitume,
en poussant devant soi dans la brume et la plaine
les Vaincus pliés sous leurs boucliers d'ébène.*

(Guanabara - La baie aux trois cent soixante îles.)

L'articulation de ce poème, au premier regard, se présente comme très libre. En effet, on hésite à parler de strophes, tant les neuf parties qu'il comporte sont de longueur différente, celles à quatre lignes dominant. Le vers est libre. L'enjambement est de règle, permettant une lecture fluide, rapide, le passage d'un vers à l'autre se faisant sans arrêt, tout comme le passage d'une strophe à l'autre, toute la deuxième moitié du poème (strophes 5 à 9) n'étant constituée que d'une seule phrase. Cet effet de rapidité s'obtient surtout par le fait de placer en fin de vers un verbe exprimant un mouvement et dont le complément est rejeté au vers suivant (strophe 8 : *cèdent* ; strophe 9 : *fuient*.)

Cette absence de contrainte formelle trouve sa justification dans le contenu du poème qui est essentiellement mouvement et action. Il s'agit en effet d'un combat, d'une partie (strophe 1) engagée entre deux troupes, partie qui se termine par la défaite et la fuite de l'une des deux (strophe 9).

Palgen fait ici un usage métaphorique extrêmement habile du jeu d'échecs. On peut tenter de faire d'abord de ce poème une lecture négligeant le contexte social. On assistera alors à une partie d'échecs

dont les protagonistes n'ont pas les mêmes chances de gagner. Cette inégalité est visible sur le «damier». D'un côté s'avancent les figures impressionnantes par leur taille (strophe 1 : *Tours de trente étages*), puissantes (ibidem, *Rois d'argent/Reines d'or*). Du côté opposé, les figures d'apparence misérable et pitoyable. L'opposition entre les Tours géantes et les *tours naines* fait comprendre qu'il s'agit d'une partie inégale et qui est *perdue d'avance* pour les faibles. Palgen obtient un effet visuel efficace en accordant la majuscule aux figures fortes, alors que les figures faibles signalent leur infériorité par la minuscule.

La partie qui se joue est d'un genre exceptionnel. En effet, les figures fortes avancent, menaçantes, impitoyables, les figures faibles reculent et se font finalement, après une défense dérisoire, jeter hors du damier.

En vérité, cette troupe puissante obéit à un monstre cruel, la Ville, dont elle exécute la volonté. Ce monstre paraît dans sa splendeur horrible quand, Victorieux, il regarde la fuite des misérables (strophe 9).

Il sera intéressant de faire une réflexion sur le titre du poème. Le poète, dans une note, en a indiqué clairement le sens. Ces «intrus» sont les zoniers, les pauvres habitants en marge de la ville et que les autorités chassent sans forme de procès. Le poème lui-même serait plutôt l'illustration d'une situation inverse : les êtres misérables se font déloger par la brutale intrusion des riches, des puissants.

L'habileté du jeu métaphorique du poète se révèle d'ailleurs à travers le parallélisme parfait entre le progrès de la partie d'échecs et celui de ce qu'on peut appeler l'intervention policière (strophe 8 : *arguments pesants des Cavaleries*) des autorités contre une population de marginaux. Ce parallélisme régit beaucoup de détails. Relevons quelques exemples : str. 1 :damier - terrain de lotissement ; str. 4 : casiers - emplacements des huttes ; str. 5 : déplacement de figures d'échecs - reconstitution de logis éphémères ; str. 6 et 7 : échec et mat - brutale action contre les pauvres.

Il est à peine nécessaire de souligner que ce poème a gardé une valeur d'actualité. Palgen a pu observer une situation sociale qui depuis 1933, l'année où parut *Guanabara*, a empiré, dans des villes comme Sao Paulo, par exemple.

Le poème révèle la profonde sensibilité humaine du poète. la force de l'évocation du destin des pauvres atteint le lecteur. Ces êtres en guenilles voient leurs huttes renversées, se trouvent délogés d'un sol marqué de leurs larmes et de leurs sueurs (str. 4), mais ne cèdent que devant les agents de la mort (str. 7 : *lignes de crânes blancs aux orbites carrées*). Leur résistance est dérisoire. Les verbes que le poète emploie (chanceler, céder, fuir, plier) disent que leur mouvement n'est que recul.

La partie est engagée, bien sûr, entre les riches et les pauvres. Mais tels détails dirigent notre attention vers un autre élément du drame. Il suffit de rapprocher *griffes blanches des Reines* des *Vaincus pliés sous leurs boucliers d'ébène* pour voir que la traditionnelle opposition entre maîtres et esclaves, entre Blancs et Noirs, intervient comme une des données de la partie tragique. Ce dernier élément montre encore tout le parti que Palgen a su tirer des possibilités offertes par la métaphore sur laquelle il a construit son poème.

La composition métaphorique non seulement domine le poème, mais elle le constitue aussi véritablement. C'est la raison pour laquelle le vers libre a dû paraître la forme juste et «suffisante» au poète; en écartant les éléments traditionnels d'ordre, de régularité, comme la strophe et le vers à forme fixe, et la rime, il a évité l'impression de surcomposition, et notre attention s'en trouve sans doute attirée plus directement vers le drame humain qu'il met en scène.

Choix de textes

Dialogue avec le squelette

Noyaux durs, ô mes os, mannequin accompli de ma statue charnelle. Sculpteur qui es en moi, que je n'ai jamais vu, tu m'ériges, soutiens, je te prête mes yeux. Sentinelle debout, assise ou étendue, tu veilles, à jamais, dans la nuit de ma glaise. Arbre d'ivoire tu portes la treille pourpre, les thyrses violets de mes artères et de mes veines, les fruits pesants de mes organes, les vrilles rouges de mes muscles et le lierre blanc de mes nerfs. Pour protéger l'oiseau dans mon cœur palpitant, tu mets autour, sans l'effleurer, tes côtes, comme les doigts nombreux de deux immenses mains.

Sans ressemblance, ô jumeau siamois qui n'es même mon frère, et seulement soudé à moi lorsque tes dents mordent ma lèvre !

Toi qui m'es un marteau lorsque mon poing s'acharne, un étai quand ma main étreint, qui ne m'es rien quand j'aime, mais gardes dans l'écrin créné de ta colonne les gouttes d'argent vif qui furent mes aïeux et deviendront mes fils en traversant ma chair.

Sur l'oreiller, lassés, mes yeux, ma langue, mon ouïe, sous ta coupole d'os se réfugient et s'abolissent dans l'éphémère mort. Et toi, dont nul pavot jamais n'endort le zèle, tu les gardes à longueur de leur plonge dans l'ombre, parmi les grouillements secrets de leurs abîmes.

Premier et dernier compagnon ! Esclaves mutuels, la dure ossature et sa gaine molle, avec leurs accidents et leurs hydrographies ! Emmuré, tu n'as rien que le noir en partage, jusqu'au soir où, fini mon grand ressort de se détendre, pourra te désensevelir, en se disloquant, mon argile.

À toi, les lettres d'or sur les marbres funèbres et les femmes-cyprès à l'angle des tombeaux. Mais à nous deux le jour du Jugement Dernier, ô grand échassier blanc perdu qui m'appelles, claquant du bec, au milieu des millions remontés de la terre.

L'infirmière

In memoriam Suzon Boscheron, infirmière du maquis, fusillée
par les Allemands le 1er septembre 1944.

*Pitié pour la maison qui ne l'a dérobée
Les plafonds et le toit, les murs qui n'ont croulé,
Grâce et miséricorde à la terre immobile
Qui n'a son cœur ouvert pour asyle à sa fille.*

*Et pardon pour les yeux clignants qui l'ont visée
Les crosses de fusil qui n'ont pas éclaté
Et l'acier des canons qui ne s'est pas tordu
Et les balles de plomb qui ne se sont fondues ;
Les fleurs qu'elle a aimées et qui n'ont intimé
De s'agripper à elle, aux roses barbelées,
la ronce et le chardon qui ne l'ont retenue,
L'alouette impuissante à l'élever aux nues ;*

*Les abeilles ses sœurs qui ne l'ont pas clouée
Avec leurs dards sur leur manteau impérial
Des prés, petite source et son filet de voix
Qui n'a pu lui crier : garde-toi garde-toi.*

*Béni son front de ne s'être incliné
Bénies ses mains vides d'avoir donné
Bénis ses yeux de n'avoir pas cillé
Béni son corps de s'être haut dressé.*

*Marbres de Robermont sapins de Burnontige,
Une ombre qui fut flamme, un nom, chair, qui se figent,
Une croix rouge au front, dans le cœur une étoile,
Visage grave et beau, léger adieu d'un voile.*

(Réveil à minuit, p. 108)

Venise (extrait)

IV

Je suis ivre de ta lumière et je titube, bienheureux. Je l'ai bue, ta lumière dans tes cristaux qui sont lumière et je l'ai bue avec mes yeux et ne vois plus que par tes yeux. Je l'ai bue, ta lumière, par tous les pores de mon corps baigné dans ta lagune. Je l'ai puisée à pleines mains et laissée ruisseler sur ma tête et mes bras. Je l'ai humée dans chaque paume et dans la coupe de mes mains ; elle est caresse sous mes ongles, bonheur aux pointes de mes cils. Je me lave d'opale et bois de perle pure et d'un talon timide foule des gorges de pigeons.

L'ascension de la lumière et de l'eau vers l'azur, comme une Assomption en myosotis et blanc toujours recommencée ! Et le ciel descendait, vierge, dans la lagune et, sur l'adorable silence de l'eau changée en ciel, vaguaient, mensonges, nos gondoles. Aventure, merveille, rivage amenuisé du plus subtil des songes ; bulles, blondes, rayons, argent de Véronèse. Transfiguration des aubes dans leurs langes, bergères de la mer en adoration. Matins de lait et de lin bleu, midis de nacre et de feuille rose. Lumière, frémissante fée, allant grand'erre sur les eaux. Splendeur, ruissellement qui semble un beau sourire, magie du sang doré sur les tapis liquides. Ailes de fine écume, linges de volupté des enfants du soleil entrant par les fenêtres, s'accrochant en jouant aux guipures de pierre, envoyant des baisers.

Le crépuscule, d'une main, semait des violettes sur le Canal et ses Palais, de l'autre, il arrosait de cendre les sombres seuils de la misère et leurs noirs degrés que la mort couvre de ses sanies dans les fissures et les fentes des ruelles et des rios.

Venise atroce et magnifique, ô ta lumière, ta seule éternité !

(Poèmes en prose et en vers, pp. 118-119)

Oratorio pour la mort d'un poète

Le chœur des joies :
à Madame Marie Delcourt.

*Il y avait des jours d'été si beaux
dans les jardins saupoudrés d'or en feu,
que les serpents, se glissant de leur peau,
se chauffaient nus sur les grils du soleil.*

*Des nuits d'été, la lune était si blanche
qu'on lui voyait le nez, les yeux, le cou,
et tout autour, le ciel avait des trous
par où luisait la cuisine des anges.*

*Il y avait des bleus si merveilleux
sur les pâtis et les champs et les friches,
que l'on voyait sortir des bois, les biches,
et s'arrêter, des lunes dans leurs yeux.*

*Il y avait des Pâques si fleuries,
qu'on ne savait pas où poser le pied
pour n'écraser les œufs durs dans leurs nids,
pondus et peints par le coq du clocher.*

*Et des Noël's si blancs que les abeilles
avaient changé leurs ruches en igloos
et qu'on disait qu'autour rôdaient les loups
affriandés par le parfum du miel.*

*Une, en passant, sentait si bon le foin,
nuque et bras nus, de l'être seins qui n'osent,
que c'en était plus doux qu'un cœur de rose
dans un secret remonté de ses reins.*

*Puis défilait le bataillon scolaire
pour préparer la victoire à la guerre
et reprendre aux casques pointus Strasbourg
et Metz et les cigognes sur leurs tours.*

*Une dompteuse, en rouge, osait plonger
son chef dans la gueule d'un tigre mâle
et l'on croyait entendre que craquaient
les os sous la dent du roi du Bengale.*

*À midi juste arrivait le rural,
hep, haut le coude ! un grand verre de rouge,
puis essuyait, d'un geste machinal,
du dos de la main, sa moustache rousse.*

*Dans les clochers des hauts-fourneaux résonnent
baguettes de fer sur tambours d'acier,
pour proclamer les charges, les coulées
et la peine, la peine indicible des hommes.*

(Poèmes en prose et en vers, pp. 160-161.)

J'ai dans mon cœur

*J'ai dans mon cœur tous les amours du monde,
dans mon cerveau, les feux de l'univers
et dans mon sang, mes muscles et mes nerfs
et dans ma chair et dans ma tête ronde,*

*mon casque d'os, ma cage aux barreaux blancs,
mon ventre dur, asile inviolable,
mon sac de peau aux caches innombrables
pour mes trésors de secrets diamants,*

*tous les frissons et toutes les douleurs,
toutes les joies, les astres et les races,
tout ce qui naît, fleurit, mûrit et meurt,
grouille dans les spirales de l'espace.*

*O corps bandé, si gonflé de puissance
qu'un rien de plus le ferait éclater
et qui se va, léger d'insouciance,
l'œil vagabond et les talons ailés.*

*je porte, hélas, un garrot à mon cou
et, cette nuit, la mort peut, d'un seul coup
de pouce arrêter le travail de forge
du sang dans mon cœur, mes tempes, ma gorge,*

*posant des taies opaques sur mes yeux
et des bouchons de plomb dans mes oreilles,
mettant fin, ainsi, aux mille merveilles
qu'ouïe et regards cueillaient dans les cieux.*

*Dans la trappe, Ubu, dans les oubliettes,
la fosse commune où la mort nous jette
et nous défait, ne laissant que les os
d'un jet de jonchets au fond des tombeaux.*

(Pages de la S.E.L.F, Num XI, p. 93.)

Dans le silence de mes yeux clos

*À travers quels yeux blancs de fantômes
vois-je une ombre au plus secret de moi,
tourner, retourner entre ses paumes
ma tête, pour supputer son poids,*

*puis, de l'athlète lanceur de disque
mimant les gestes ronds, la lancer,
là-haut, dans la mer bleue inversée
au flux fuyant nos rivages tristes ?*

*Par la blessure au ras de mon cou,
pendant qu'écoule mon corps sa lie
dans le grand Nil souterrain des boues
où naissent, meurent, la mort et la vie,*

*paupières closes, ma tête frôle
les lunes, étoiles et soleils
dans les jardins et les métropoles
des âmes oisives, dans le ciel.*

*Mes yeux de l'autre monde les voient
flottants dans leurs palais fluides,
lambeaux d'ailes, de flammes, de soies
de l'oiseau de feu des Perséides.*

*C'est un peuple de cent millions
hier encore hôte de cadavres
dont la cendre est le sol et le sable
où l'homme dessine ses sillons.*

*les vieilles âmes, les âmes veuves
de leurs demeures de chair usées,
des mains des Nornes ressortent neuves,
s'ouvrent les bouches des nouveaux-nés.*

*Passant le mur du son, mes oreilles
sont éclatées et n'entendent plus
que le vide des mers éternelles
jamais de l'ange ou de l'homme vues,
du néant qui n'a pas de limites,
que nulle raison ne peut saisir,
que ni le temps ni l'espace n'habitent,
qui ne peut ni naître ni mourir.*

*Peut-être est-il l'alpha, l'oméga,
couve-t-il l'univers en lui-même,
tout en posant l'irritant problème
de ce qui est tout en n'étant pas.*

(Dans le silence de mes yeux clos, extrait.)

Synthèse

Le jeune Palgen, influencé par Jean Lorrain, par Huysmans, a la religion de la sensation rare, précieuse, savoureuse, religion correspondant à une esthétique dont la fin, ou du moins la facticité lui semble pourtant consciente dès 1907. En effet, dans un conte publié dans *Floréal* figure un personnage qui incarne cette esthétique, ce Sartinelli, *le peintre florentin, éphébique et fragile, au teint olivâtre*, qui raconte comment est mort le modèle du dernier portrait qu'il a fait de lui : elle était belle, malade ; il a fait passer sa vie, sa beauté dans son œuvre. Elle est morte, trait par trait, pour ainsi dire. Mais elle a revécu. Elle vit dans l'œuvre pour l'éternité. Palgen fait faire à son personnage le récit de l'opération morbide qui consiste à transférer la vie du corps vivant dans le corps immobile du tableau. Et l'on pourra en retenir deux choses importantes pour la compréhension de l'œuvre de Palgen : ce que fait Sartinelli est comme l'acte final d'une esthétique qui se tue ou qui confesse sa nécessaire hostilité à la vie ; et c'est l'attention à l'expérience multiple de la vie de son temps qui permettra à Palgen de quitter l'écriture exsangue, de prendre sa distance par rapport à la rêverie idéalisante qui domine les textes recueillis dans *La route royale* et *Les petits poèmes d'amour*, publiés à Luxembourg, pendant la première guerre mondiale.

Avant même la parution de ces deux recueils, une bonne partie des poèmes réunis dans *Les seuils noirs* sont écrits. La guerre est là, déployant ses énormes moyens de destruction. La poésie de Palgen réussit à la présenter comme spectacle grandiose, à l'instar d'Apollinaire dans ses poèmes de guerre. Un poème liminaire chante le monde nouveau qui naît, salue la liberté qui doit s'élever sur les ruines du vieux monde écroulé. En même temps, la guerre est magnifiée par une imagination véritablement hugolienne. Les fleuves, la Marne, l'Iser, sont *héroïques*, barrières arrêtant le flot german. Les chars, *avec leur fracas fou de montagne qui croule*, les avions *aigles humains aux ailes de feu*, l'escrime, dans le ciel noir, des projecteurs, les voix de dogues des canons s'éveillent en hurlant à la lune, les peuples communiant dans la mort : la réalité nouvelle

d'une guerre aux dimensions de cataclysme est saisie par une imagination mythifiante.

Mais *Les seuls noirs* sont aussi simple regard sur la réalité humaine, les blessés, les prisonniers à l'œil morne, les fusillés, les victimes civiles. Une sensibilité s'exprime qui est éveil à la souffrance des hommes. Cette sensibilité-là marque particulièrement les poèmes recueillis dans *La pourpre sur les crassiers*, qui nous introduit dans le monde des ouvriers. Le poème de Palgen a cessé d'être un moule contenant de beaux sentiments. Il s'est converti au monde des choses, des objets, celui des usines, des machines, qu'il connaît bien, grâce à sa profession. Jeune ingénieur, il est obsédé par la misère et la souffrance des travailleurs. Dans des poèmes comme *Les ouvriers* et *Les enfants*, il se montre sensible au sort de toute une classe de gens exploités et réduits à la pauvreté. Il évoque l'existence dangereuse des hommes au torse nu parmi les blocs d'acier *feu et rose*, près des rubans d'acier qui rampent comme des serpents et parfois mordent. Tannés, brûlés, écorchés, ils sont terribles à voir, ces esclaves des machines qui les entraînent dans un ballet macabre. Palgen renonce au terme recherché, sa langue se fait naturelle et directe quand il regarde, porté par les infirmiers, l'ouvrier blessé qui passe:

*avec des plaintes que prolonge
le doux gémissement de l'osier fatigué
et les larmes de sang qui suintent
marquant la route goutte à goutte,
sans que l'usine, un seul instant,
desserre son armure,
freine une seule de ses roues,
retienne son haleine
et baisse son murmure.*

Bien que, même ici, l'imagination pousse au mythe une réalité qui devient destin, on sent Palgen très sensible à la mystérieuse cruauté de ce destin. Il ne l'est pas moins devant les multitudes d'enfants en haillons, ces *blêmes enfants des cités ouvrières*, qui ont faim et pleurent.

L'émotion humaine, sociale, est forte, mais elle se fait poésie, elle ne se transforme pas en protestation. Le poète se retire plutôt sur une position philosophique présentant le destin comme inévitable.

L'homme, *pièce de rechange universelle*, est sacrifié quand il est pris dans cet engrenage infernal : vision grandiose de l'usine, moderne création de l'homme et moloch avalant les hommes.

Palgen rapportera de son séjour au Brésil -ses voyages l'ont d'ailleurs conduit dans la plupart des pays de l'Amérique latine- une moisson d'images nouvelles. Lisons un poème comme *La lagune* :

*En vain, sur l'eau qui dort, les crépuscules versent
leurs torrents d'huile pourpre et les roseaux des rives
usent le morfil vert de leurs lames trembleuses.*

Les images somptueuses traduisent le pullulement des êtres, la luxuriance d'une végétation symbolisant autant la mort que la vie, ou plutôt manifestant la simultanéité de la vie et de la mort.

Inévitablement frappé par l'humanité bigarrée du Brésil, le poète semble être pantois devant cette *Négresse blanche* qu'il rencontre :

Une négresse-couleuvre faisant peau neuve

Il se trouve devant un jeu de la nature, un paradoxe biologique, et l'auteur qu'il sera du roman *La margrave aux chiens* permettra à son imagination d'aller plus loin dans l'invention du caprice, l'inhabituel, puisque le chien à tête d'enfant est le produit d'une expérience de greffe. Palgen a dû être fort préoccupé par l'idée que l'homme peut se transformer en monstre.

La réalité vécue, celle des villes mourant sous les bombes, celle des camps, des cimetières dévastés, nourrit une imagination friande de fantastique. Quelques-uns des meilleurs poèmes de *Réveil à minuit* et des *Poèmes en prose et en vers* font voir un Palgen proche des surréalistes et d'un romantisme noctiflore. Des poèmes comme *Le cimetière juif*, *Les plombs de Brême*, *L'île aux chiens*, nous introduisent dans un monde de spectres, de gibets, de cadavres, d'êtres aux penchants sadiques, et les allusions sont assez directes et nombreuses pour que l'on comprenne que Palgen vise les angoisses et les horreurs vécues par ses contemporains, dans les villes en ruines et dans les camps de concentration. Monde de rêve, monde léthal, que le poète représente avec quelque complaisance, s'introduisant lui-même dans cette mythologie macabre.

Les dernières années de sa vie, non : les dernières dizaines d'années de sa vie sont dominées par des visions de déchéance, de destruction, de mort. Une pensée pessimiste progressivement teintée de stoïcisme naît des rêveries au sujet des civilisations qui passent. Venise, ville-vestige, le poète l'aime, cette belle morte dans l'odeur de sa fin (*Fin cercueil, la gondole glisse de bouche en bouche et d'égout en égout, vers quel tombeau fluide?*).

Dans l'*Oratorio pour la mort d'un poète*, Palgen reprend et organise musicalement tous les thèmes de sa vie, tous les thèmes de sa poésie. Le poème, son œuvre la plus réussie, est dominé par l'idée que les phénomènes obéissent à un mouvement cyclique : nulle vie, nulle forme n'y échappe. Il y sent une force mystérieuse, *créatrice et exterminatrice des hommes et des jours*. Le poème est fait de chants et de contre-chants, il rappelle avec mélancolie les joies d'antan et note stoïquement les désenchantements de l'âge, oppose la fraîcheur des chairs du temps des péchés de jeunesse à l'apparence osseuse, aux peaux sèches de la vieillesse.

Poète philosophe, Paul Palgen, tout au long de sa vie et de son œuvre, observe les hommes, souffre avec eux, se cabre contre le destin qui verse la dérision sur tout, et devant la mort il est serein, et conscient d'ailleurs d'avoir créé un chant qui le sauve du néant, de l'oubli.

Nic KLECKER